

Le patois appris sans maître : cinquième leçon : [suite de l'article "Pour le patois"]

Autor(en): **Dénéreáz, C.-C.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **51 (1913)**

Heft 15

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-209489>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Cette collection vient de s'enrichir de plusieurs volumes, parmi lesquels figurent les *Nouvelles romandes*, d'Edouard Rod, chefs-d'œuvre de psychologie et de style. Elles sont, à la vérité, ce que le grand écrivain, dont on déplore toujours la mort prématurée, nous a donné de mieux, à nous, ses compatriotes.

Que de pitié profonde et de saisissant réalisme dans la *Grande Jeanne*. Que de scepticisme aimable, d'observation piquante dans *Pension de famille!* Que d'observation encore et de mordante ironie dans *Le Retour!* Que de netteté, de fraîcheur, d'émotion dans les impressions d'enfance qui ont pour titres: *Les Knie, Souvenirs de Noël*; de puissance dramatique dans *Le Coupable*; d'habileté et de finesse dans cette étude de mœurs valaisanne: *La Femme à Bouscaley!*

Les *Nouvelles romandes* avaient leur place marquée d'avance dans le *Roman romand*, dont elles sont un des plus purs joyaux. — 60 centimes le fascicule.

CONTE DE PAQUES

THÉODORE se promenait le long du ruisseau. Il aurait autant aimé rester à la maison, mais sa mère avait poussé les hauts cris.

« Il ne manquerait plus que cela, par un si beau dimanche! C'était bien la peine que je me sacrifie tout l'hiver à économiser pour l'acheter des habits de communion, si tu ne les mets pas. »

Théodore a été reçu à Pâques. Sa mère et M. le ministre ont rivalisé d'ardeur pour le mettre dans le sentier de la vertu.

M. le ministre a eu surtout en vue son bien moral et spirituel. Il veut lui faire gagner le paradis réservé aux justes. La mère de Théodore a cherché à lui apprendre surtout comment on doit se comporter dans ce monde pour y faire son chemin. L'un et l'autre lui ont prodigué les recommandations, tant de recommandations que le pauvre Théodore en est un peu ahuri. Souvent il se demande avec angoisse comment il fera pour se rappeler tout ce qu'on lui a enseigné, et comment il saura toujours discerner ce qui est bien de ce qui est mal. Car Théodore n'a qu'une confiance très restreinte en ses propres lumières. Il paraît — M. le régent le lui a dit assez souvent — qu'il n'a rien inventé, ni le fil à couper le beurre, ni la poudre sans fumée. Heureusement que M. le ministre et sa mère — la mère à Théodore, bien entendu — lui ont dit et répété :

« Quand tu seras embarrassé, et que tu ne sauras comment te conduire, viens me demander conseil. »

Et Théodore compte là-dessus.

Théodore se promène le long du ruisseau, tout seul. Sa mère l'aurait bien accompagné, mais elle a de vieilles jambes qui ne vont plus guère. Théodore est gringe, mais il ne sait pas pourquoi. C'est un beau dimanche de printemps: les picosis fleurissent dans les prés, avec les marguerites; les arbres font éclater de gros bourgeons visqueux; même des petites feuilles vertes se montrent ça et là.

Au fond, Théodore sait très bien pourquoi il est gringe. Tout à l'heure, il a croisé sur le chemin Louis du Carroz-d'Enhaut qui se promenait avec la Julie Bonnefin, sa bonne amie. Ils allaient, les doigts entrelacés, et se tenant si près l'un de l'autre, qu'on n'aurait pas pu y glisser une feuille de papier. Ils lui ont dit gentiment: « Adieu, Théodore ». Théodore n'a répondu qu'un bonjour bourru. Il s'est pensé: « Quelles manières qu'ils font, ces deux-là! » Au fond, il se dit qu'il voudrait bien faire comme eux. Ça doit être rudement agréable d'avoir une bonne amie, et de lui tenir la main par les sentiers, et de lui cueillir des picosis, et de l'entendre rire. Plus Théodore pense à ça, plus il est gringe. Il s'est assis sur un tronc de vouar-gne, pour y penser plus à son aise.

Et voilà que droit devant lui, sur une branche qui effleure presque l'eau du ruisseau, il regarde deux bergeronnettes, de ces jolies bergeron-

nettes qu'on appelle des nounettes et qui ont une cape noire sur la tête. Elles vont, elles viennent, se courent après, se rattrapent, se séparent, et tout cela si gentiment que le pauvre Théodore se sent devenir toujours plus gringe. « Tout le monde a une bonne amie, excepté moi, se pense-t-il, même les escargots. » En effet, là à ses pieds, deux gros escargots cheminent de concert. Ils ont incliné l'un vers l'autre leurs cornes, et paraissent parfaitement d'accord...

Théodore est revenu à la maison.

— Maman, je voudrais te demander quelque chose.

— Dis seulement, Théodore; qu'est-ce que tu as? Tu sais bien que je suis prête à te donner un conseil.

— Eh bien, voilà, je voudrais avoir une bonne amie.

— Une bonne amie!

Et la maman lève les bras au ciel.

— Une bonne amie à ton âge! Tu devrais avoir vergogne de penser à des choses pareilles... Qu'est-ce que les gens diraient... Malheureux que tu es! Essaie seulement d'en avoir une, et puis tu auras affaire à moi.

Pauvre Théodore! Il est bien ennuyé. Mais voilà M. le ministre qui passe avec sa dame et ses demoiselles.

— Monsieur le ministre, crie Théodore. Monsieur le ministre. N'est-ce pas que je peux bien en avoir une.

— Et quoi, mon garçon?

— Une bonne amie, Monsieur le ministre. Cela me ferait tant plaisir.

— Malheureux, que dis-tu là?

M. le ministre roule de gros yeux; sa dame prend un air fâché et ses demoiselles font semblant de ne rien entendre.

— Une bonne amie, mais tu ne sais pas ce que tu dis. Prends-en une, et tu vas droit en enfer.

Pauvre Théodore! Il est toujours plus ennuyé. Il est allé s'étendre sous le pommier doux dans le verger. Il regarde le ciel à travers les branches et il se dit que peut-être là-haut le bon Dieu serait moins terrible...

Et tout à coup, le voilà qui se trouve là-haut, dans le ciel, devant le trône du bon Dieu. Par où a-t-il passé? C'est ce qu'il n'a jamais su redire depuis. Toujours est-il qu'il est là, devant le bon Dieu, qui le regarde en souriant et qui lui demande d'une bonne grosse voix:

— Eh bien, Théodore, que veux-tu?

Et Théodore répond timidement:

— Ah, bon Dieu, il me serait tant bon d'avoir une bonne amie.

— Eh bien, pardine, prends-en une.

— Oui, mais...

— Mais, quoi?

— Ma maman et M. le ministre...

— Les écoute pas, gros tadié! C'est pour les garçons que j'ai fait les filles...

Théodore se retrouve sous le pommier doux. A vingt pas, de l'autre côté de la barrière, la petite Marie, sa voisine à l'école, le regarde en riant et lui fait des signes...

C'est pour les garçons que le bon Dieu a fait les filles!

PIERRE D'ANTAN.

Nos bonnes. — Madame, j'ai le regret de dire à Madame que je donne mes huit jours à Madame.

— Comment, Sophie, vous nous quittez!

— Oui, Madame...

— Mais pourquoi? Ne vous trouvez-vous pas assez payée?

— Oh! si, Madame.

— Pas assez nourrie?

— Oh! si, Madame...

— Me trouvez-vous trop exigeante?

— Oh! non, Madame.

— Vous auriez tort, d'ailleurs: c'est moi qui fais tout votre ouvrage.

— C'est justement: je trouve que mon ouvrage n'est pas bien fait.

— Très varié, le dernier numéro de la *Patrie suisse*. L'assermentation du nouveau Grand Conseil vaudois, le Parc des Eaux-Vives sauvé du morcellement, la future Exposition nationale y voisinent avec d'intéressants portraits, ceux de M. Barblan et du colonel Tissot, qu'on vient de fêter, de deux disparus: M. le Dr Chenevière, de Genève, et M. Bossy, de Fribourg, etc.

LE PATOIS APPRIS SANS MAITRE

Cinquième leçon, par C.-C. Dénézéas.

U

U est long, bref ou faible.

Long, quand il est surmonté du circonflexe: *lô fû* = le feu; *lô mûi d'oû* = le mois d'août; *tsouïè!* = fais attention!

Bref, dans les autres cas: *tulséran* = hibou; *pussa* = poussière; *crâisu* = lampe; *repéssu* = rassasié.

Faible, dans les patois qui ont la terminaison *ou* au lieu de *o*: *vilhou* = vieux; *on autro iadzou* = une autre fois.

Y

Comme en français: *nyïy* = noyé; *ècllyi* = fléau servant à battre le blé; *fau que seyon dou* = il faut qu'ils soient deux. (A suivre.)

Pour la revanche. — Une brave femme, l'œil recouvert d'un bandeau, entre dans une pharmacie.

— Vous savez, dit-elle au pharmacien, j'ai fait boire à mon mari la bouteille de vin reconstituant que vous m'avez vendue la semaine dernière.

— Eh bien! ça lui a-t-il redonné des forces?

— Je vous crois! Mais ça l'a surtout énervé et surexcité. Voyez dans quel état il a mis mon œil!... Si jamais on m'y reprend à acheter votre drogue!

— Au contraire. Prenez-en deux bouteilles. Buvez-les à vous toute seule... et puis prenez votre revanche sur votre mari.

IÈ VOUAITÉ

Lo vilhio Altouse a età rudo d'annâie fermier à la Lancè, proutso dè Couèciza. L'étai on brav'homme, qu'est végnaïa rudo vilhio, qu'on dit. E repondai, dû mè dè vint ans, quand on liai demândâvè sè n'âdzo: « F'ai invèron lè vouitantè-cin! » Ma fai nè lo savai pllie lu-mimo, quiet? Mais, sè vo volliai in savai mè, vo peutè lo demândâ à sè dècindin, què sont tu dè brave dzin, què sont tu ào paï et què nè veulont pas vo dèrè dai mintè.

L'étai don fermier lè. Lè maîtrè demòravont pè N'tsaf. On dit què l'étan gròs retso et charitâblio, mais na frezetta richtòu — damadzo bin — commin lè sudzet dâo rai dè Prussè. Mais cin nè fâ rin, cin è passâ, ora! Lo père Altouze étai z'allâ pavè sè n'amoudiachon tsî sè monsieu; c'étai invèron midzoi, è dinâvont. L'è z'allâ à la couèzèna, vè lè domestiquo què dinâvont assebin. S'assît à n'on carro, in attendint, avoué son grand tsapî nai su sa tita et son bâton d'èpèna nairè intrèmi sè tsanbè. Mais nion nè liai offrèssai rin; pas pirè 'n'assîéta dè sèpa! A la fin, ion dai domestiquo liai demândâ:

— Quin bon novî pè la Lancè, père Altouze?

— Ao, pas bin ôquiè; n'in 'na trouidiè qu'a fè treizè caîènets, què vont bin, mais lè n'a qu'è dozè tètè.

— Et lo trezièmo, què fâ-te?

— Hola, ma fai, l'est commint mè, iè vouaitè!

S. G.